

## Albert Nguyên

### L'objet « inoubliable »

Je partirai d'une question simple : au terme du parcours d'une analyse, que reste-t-il, qu'est-ce qui ne tombe pas dans l'oubli ? Je me pose cette question depuis longtemps, à partir de la passe, la mienne et celles que j'ai entendues. Je vais essayer de vous en parler ce soir car je me suis aperçu que la réponse à la question évoluait au fil du temps. Il y a un « après l'analyse ». D'autre part il me semble que prendre la question comme cela a pour effet de « décompacter » un peu le problème de la fin de l'analyse, de « décriper » un peu la question de l'analyse vraiment finie ou pas complètement finie, de la nomination AE ou pas.

Le témoignage condense l'expérience, certes, mais un certain nombre de questions reviennent régulièrement : où sont passées les interprétations, comment se fait-il que le témoignage d'analyses parfois longues soit aussi décousu, que nous ayons du mal à en extraire la logique? *A contrario*, pourquoi certains témoignages insistent-ils tant sur tel ou tel point de leur analyse ? C'est à partir de ces questions que m'est venu ce titre que j'ai adapté au thème : l'objet inoubliable. Pour dire que l'expérience de l'analyse, si elle est occupée par le débat avec ce qui a été oublié, s'avère au terme poser la question de ce qui ne s'oublie pas et de ce qui ne s'oublie plus.

C'est là qu'on voit que si une analyse peut consister dans le comblement des lacunes de l'histoire selon la logique signifiante, elle ne se limite vraiment pas à cela : la mise au point du désir selon le fantasme, le rapport du sujet à la jouissance qui peut se trouver modifié au point que le symptôme fasse sinthome culminent dans l'acte qui révèle au sujet un objet bouleversant profondément son discours et ses conduites. À ce nœud du désir et de la jouissance se situe l'inoubliable, qui s'impose au sujet dans le temps même où l'analyse ne lui laisse plus ignorer, méconnaître ou refuser le réel. Voilà autour de quoi va tourner mon intervention.

Ce texte est rédigé sur fond des textes de Freud sur l'oubli, des références de Lacan à l'oubli du nom Signorelli, et sur la thèse que si une analyse vaut le coup, c'est parce qu'elle donne accès, non pas à l'oubli comme

carburant de la mémoire (c'est parce qu'on oublie qu'on peut se souvenir), mais à l'inoubliable. Non seulement l'analyse y fait accéder mais plus encore, elle l'impose : l'inoubliable répond à l'incurable au terme du procès.

Ce qui a été oublié motive l'entrée en analyse : une psychanalyse n'est demandée, voire possible qu'à la condition que le sujet ait idée que sa mémoire lui joue des tours, soit qu'elle cache, déforme ou refoule et dès lors ne laisse plus à la disposition du sujet un savoir qui se commute en formations de l'inconscient et le fait souffrir ou fait énigme au point de demander secours. L'oubli témoigne du défaut de ce savoir et du fait que le sujet n'a plus aucune prise sur ce qui pour autant produit des effets : au cœur de l'oubli l'inconscient règne en maître. Le terme d'inoubliable porte une équivoque, en plusieurs sens.

### **Le sens équivoque d'inoubliable**

Première forme d'inoubliable : le névrosé souffre de ses symptômes pour cause d'oubli, de refoulement, qui l'affrontent au défaut de savoir, et s'il vient en analyse c'est pour retrouver par l'entremise du transfert ce qui a été refoulé : il a oublié ce qui aurait dû être inoubliable mais qui n'a pu être symbolisé. J'évoque là les différents accidents de la vie du sujet, de son histoire, les éventuels traumatismes, sexuels et autres. Du coup l'analyse se présente comme une mise en question de l'oubli et quête de l'inoubliable. On peut miser sur le fait que la cure réponde aux attentes de l'analysant sur ce point : remémoration et perlaboration font leur office mais reste alors la question de la répétition qui leur fait limite. Remarquons que cet inoubliable-là, correspond à quelque chose que le sujet a vécu et qu'il a oublié.

On peut distinguer une deuxième forme qui concerne un inoubliable de rencontre, produit dans la cure, et dont l'analysant n'avait pas la moindre idée, pas la moindre représentation au début de l'expérience. Comment le rencontre-t-il, cet inoubliable ?

Sur une ligne qui va du fantasme aux négativités de structure – pas d'Autre de l'Autre, pas de transfert du transfert, pas de rapport sexuel – : c'est la ligne castration, celle du sujet barré : \$.

Sur l'autre : symptôme, jouissance, lettre, sinthome qui est la façon dont Lacan a fini par lier le signifiant, ce qui se dit, et la lettre de jouissance.

L'entrecroisement des lignes se fait en un point qui est celui de l'invention de Lacan : l'objet *a*. Cet objet est inoubliable, de condenser ce que produit une analyse d'une part, et d'orienter la vie d'autre part. Porte du réel « dont l'objet est le gond », nom du réel, cause et effet à la fois : à la fois manque qui fait le désir et plus-de-jouir qui apporte au sujet quelques satisfactions dans la vie.

La troisième forme d'inoubliable, c'est l'acte. D'avoir eu lieu, il change le sujet, qui de ne plus être après comme avant, ne peut plus l'oublier.

L'acte est au fond la seule chose qui soit réellement inoubliable, il est la condition pour que l'objet cause dont l'analyste fait le semblant chute, s'évacue à la fin de l'analyse. La « faille aperçue du sujet supposé savoir » délivre de la méprise dans laquelle le sujet maintenait « l'assurance qu'il prenait de son fantasme » pour éclairer le point d'où « toute stratégie vacille », soit la stratégie de la névrose. L'être de savoir du sujet se trouve là destitué pour laisser place à son être de jouissance auquel il s'égale. De la parole à l'acte est tracé le chemin qui aboutit à l'impossible à oublier : la voie de l'acte est la voie d'accès au réel, une fois le fantasme isolé, axiomatisé et traversé.

Que l'acte opère le passage de l'analysant à l'analyste, je pense que nous sommes d'accord sur ce point, à pour effet de dégager ce que Lacan a défini dans la Note Italienne : le désir de l'analyste. (Je ne développe pas, je vous y renvoie).

Ces trois formes de l'inoubliable résument en définitive le parcours d'une analyse et constituent ce que j'appellerai les conditions d'accès à l'inoubliable : l'expérience, qui dure, fait valoir les multiples entrecroisements de la ligne symptôme et de la ligne fantasme, comme nous le savons depuis Freud et comme Lacan l'a encore délinéé en produisant son graphe du désir. Les points d'entrecroisement concernent l'objet *a*, justement, et il me semble que dans l'expérience on peut repérer que les étapes de la construction du fantasme sont homogènes à celles de la réduction du symptôme. Au terme du processus de logification, d'élaboration et de réduction, au fantasme comme axiome, comme loi, c'est-à-dire comme accès définitif pour le sujet à un désir limité et fini, répond la jouissance résiduelle, inéliminable : la cause du désir est équivalente au plus-de-jouir (on le sait depuis

le Séminaire sur l'angoisse et Lacan le réitère dans le Séminaire l'*Envers*) sur fond de réel du sexe, et sur la façon dont, pour chacun, se noue son rapport à la langue et ce réel. Et l'analyste, qui a pu incarner pour l'analysant ces deux fonctions de l'objet se trouve évacué du dispositif, renvoyé au dés-être. L'analysant trouve là à s'identifier à la cause révélée dans l'opération. Tout le problème est qu'il n'y reste pas collé, qu'il s'en sépare, ce qui se vérifie dans la passe.

### **La vérification par la passe**

La passe permet de vérifier la puissance du réel, inoubliable parce qu'il échappe à la prise de la mémoire. Sa modalité de mise en jeu est celle de la rencontre, plutôt ratée et plutôt mauvaise. Ce qui est inoubliable confine à l'impossible, ce qui ne cesse pas de ne pas s'oublier.

Le nécessaire et le possible sont conditionnés par l'oubli, par exemple la nécessité de maintenir le refoulement ne se sait pas jusqu'à sa levée, la possibilité d'un évènement peut toujours être ignorée : ce sont les modalités avec lesquelles le névrosé s'avance au départ de la cure. Mais ce qu'il découvre, ce qui s'impose à lui, ce sont la contingence et l'impossibilité. La contingence est difficile à accepter parce qu'elle fait surprise et échappe au calcul mais on sait la capacité qu'a le sujet de la refuser, de la dénier, oublieux qu'il se veut de la dimension de l'impossible.

D'ailleurs l'impossibilité et la contingence vont ensemble dans l'expérience : c'est bien par des faits contingents, inattendus que la dimension de l'impossible à dire se rencontre. Ce dire de l'impossible qui supporte tous les dits est ce qui oriente : le dire gouverne dans le mi-dit. Je ne vais pas développer ici cette question du dire qui a partie liée avec la nomination, je vous renvoie au cours de Colette Soler sur ce point (2004 et 2005), mais seulement faire quelques remarques.

Le dire a partie liée avec la nomination qui fait preuve de la levée de l'oubli, et quand on dit que la passe est une épreuve, c'est exactement parce qu'elle peut vérifier cette ex-sistence du dire. Le réel est lié au dire, et sa mise à jour dans la passe et dans l'analyse apporte la preuve de la levée de l'oubli.

Sur le modèle du déplacement que Lacan a fait subir à la question du père (du Nom-du-Père au dire du père) je fais l'hypothèse qu'on peut poin-

ter le même déplacement pour le sujet que pour le père, on peut attendre d'une analyse qu'elle amène l'analysant à devenir sujet à la nomination, et de deux manières :

Sur un bord le sujet peut nommer son rapport à la cause du désir repérable au niveau des partenaires nommés de sa jouissance : à la fin d'une analyse le sujet peut savoir ce qu'est sa jouissance, ce dont il jouit et quel chemin il a parcouru pour y parvenir. C'est ainsi qu'il est passé du statut de « sans nom » à celui de « porteur d'un nom » détaché de son patronyme. Autrement dit ce qui fait l'inoubliable de l'analyse pour un sujet, c'est son nom de sinthome, lequel sinthome est un mixte qui noue ensemble la division de son désir et de sa jouissance. Ce nœud n'efface pas la division, bien au contraire puisque sans la division, sans la castration, nulle possibilité d'obtenir le moindre savoir sur sa jouissance.

Sur l'autre bord : la passe peut sanctionner ce rapport nouveau à la cause par la nomination de l'analyste.

### **Effets de l'inoubliable “ dans la vie ”**

Dans la vie qu'est-ce qui se passe avec le fantasme après la fin de la cure ? Il faut bien concevoir que quelque chose a changé puisqu'on parle de traversée du fantasme, d'assomption de la castration, mais sans oublier que le fantasme fondamental est un axiome, l'axe du désir pour un sujet. Le fait d'avoir traversé le fantasme, « franchi le plan des identifications » et donc d'avoir pu mettre la distance maximale entre I (A) et *a* ne dispense pas, dès lors que le désir est sollicité de fantasmer de nouveau et toujours selon la même formule. La différence tient-elle seulement au fait qu'avant l'analyse le fantasme inconscient mène le sujet par le bout du nez, et qu'après l'analyse le sujet sait son fantasme et l'objet qui le commande ? L'objet qu'il était dans le désir de l'Autre peut avoir chuté, le sujet peut l'avoir articulé, mais pour autant pourrait-il prétendre ne plus fantasmer ou avoir la maîtrise sur son fantasme ? Le désir, nous le savons, est fixé et limité quand bien même il soit indestructible.

Alors la différence entre avant et après la passe est-elle seulement une question de degré, une plus ou moins grande complaisance du sujet à son fantasme ?

Je ne le crois pas, et pour une raison en définitive assez simple qui tient au statut de l'Autre. La traversée du fantasme implique que le sujet ne

sustente plus le désir de cet Autre, d'avoir aperçu sa place d'objet. Quant à sa place de sujet, elle s'est aussi transformée à partir de la castration. Dès lors son désir, manque comme toujours, se règle sur quoi sinon sur cet objet inoubliable, cette cause qui n'est point cause de quelque chose mais seulement cause. Il se produit avec la cause le même déplacement qu'avec la demande : la demande chute lorsqu'on s'aperçoit qu'elle n'est pas demande de quelque chose mais seulement possibilité de demander. Au fond la psychanalyse redonne au sujet la possibilité, la capacité de demander et de désirer sans en passer par la supposition ou la crainte des intentions de l'Autre. L'analyse réduit l'Autre à ce qu'il est, un lieu capital certes puisque c'est à partir de ce lieu qu'il manie les signifiants, mais seulement un lieu et non plus la demeure des figures de son histoire, de son fantasme, de sa dépendance névrotique à cet Autre qui n'existe pas.

Donc, transformation du rapport à l'Autre.

La conséquence de cette transformation, c'est l'instauration pour le sujet de la dimension de choix. Parce qu'en effet, le fantasme non seulement ne disparaît pas avec la traversée mais il garde sa valeur d'axiome. Et donc quelle est l'alternative, une fois la traversée effectuée, pour un sujet ? Le sujet peut choisir et au fond l'ouverture de cette alternative constitue, me semble-t-il, ce que Lacan a appelé « libertés qui sortent de la clôture d'une expérience » : le sujet peut choisir, il peut choisir de ne pas répéter, il peut choisir de ne pas venir systématiquement occuper cette position de jouissance fantasmatique.

Par exemple, tel sujet obsessionnel qui collectionne des femmes toujours sur le même modèle maternel, qui n'ose pas affronter ses supérieurs hiérarchiques desquels il sollicite une demande à laquelle se conformer tout en remâchant dans l'ombre sa revanche ou la rébellion, qui ne parvient pas à dépasser le père et se contente de vivre dans le regret de ne pouvoir lui parler ou de ne pouvoir se libérer de son influence, tel sujet, après l'analyse, peut mettre un terme à la série et s'ouvrir à l'Autre comme *hétéros*, savoir quand il accepte ou refuse de parler avec ses supérieurs, sait sur quel point il admire et sur quel point il n'admire pas : la castration a été mise à sa place et dès lors le désir peut fonctionner à d'autres fins que celles de se conformer à la demande de tout Autre.

On peut penser que ce sont des acquis modestes mais les résultats d'une analyse sont toujours modestes, même quand l'analysant peut dire

que sa vie a changé, il n'empêche que cette nouvelle position rend tout de même la vie un peu plus agréable, un peu plus facile.

Evidemment ce choix devenu possible n'est en rien la découverte d'une liberté sans borne, rêve de névrosé : ne pas répéter relève du choix forcé, et d'autant plus forcé que le sujet qui ne répète pas ne peut pas éviter l'Autre barré : il est forcé au manque. Le désir est manque, la castration « le règle dans le normal et l'anormal » (« Subversion du sujet »), mais c'est ce que vise une analyse : « redonner au désir la place d'où il fut chassé ». Cette place à partir de laquelle le sujet désire est dès lors place faite au manque comme condition d'une satisfaction visée et obtenue. La jouissance obtenue n'empêche pas que le désir lui reste un manque, reste « métonymie du manque à être », reste inassouvi. Ce reste d'ailleurs, qui est un nom de l'objet *a* conditionne le nœud entre le petit *a* du désir et le *a* comme plus-de-jouir du sinthome.

Changement du statut de l'Autre qui déplace la question du rapport à l'Autre sur le rapport à la langue, dimension de choix forcé liée à la traversée du fantasme, une troisième coordonnée « pour la vie » peut être dégagée : la prise de risques.

Si le sujet veut que ce soit désir garanti alors il doit prendre le risque de jouissance non garantie, et celui de rencontres répétées du non rapport pour peu qu'il mette son désir en jeu avec une femme s'il est un homme. Qu'il l'oublie et la sanction ne tardera pas : le réel sait très bien rafraîchir la mémoire.

Que peut-on mettre sous cette bannière des risques à prendre, ce que d'aucuns appellent tirer les conséquences ? L'hypothèse que je fais c'est que le sujet aura là l'occasion d'affronter ce qu'il a précisément évité jusque là, pour l'obsessionnel par exemple, y compris après l'analyse : poursuivre le dégonflage des manifestations moïques que l'analyse n'a pas détruites, explorer les limites de la cage narcissique, prendre la mesure de ce que l'exercice du désir permet, savoir refuser les tentations de revenir à la réponse fantasmatique antérieure, vérifier que la vie n'est pas reprise dans les bras de l'inertie et de la mort.

Faisons un pas de plus, et entrons dans la considération de l'acte. L'analysant peut avoir pris la mesure de son fantasme et de la façon dont il

pourrait ne pas répéter l'opération jouissance qui guidait ses actes jusque-là, voire même avoir idée du choix forcé que j'évoquais, autrement dit être en mesure de mettre en jeu son désir, mais cela suffit-il, eu égard à l'acte ? Vous vous souvenez sans doute que Freud disait qu'il ne suffit pas d'avoir son ticket de train en poche, même composté, il faut encore monter dans le train pour arriver à la destination prévue. Lacan ne dit pas autre chose à propos de l'Acte dans son Compte rendu du Séminaire sur l'Acte. C'est bien pourquoi cet acte, que Lacan a aussi inventé, fait le lit de l'inoubliable.

La cause du désir révélée par formule du fantasme, la lettre de jouissance du symptôme, l'acte sont autant d'inoubliables pour un sujet. Je l'ai dit, l'acte ouvre à la question du désir de l'analyste, d'où une nouvelle question : le désir de l'analyste est-il oubliable ?

### **Le désir de l'analyste, inoubliable ?**

Que faire pour assurer, garantir cet inoubliable ? Réponse : le transfert à l'Ecole, le désir d'Ecole dont après tout la traduction concrète peut très bien être la participation à la procédure de la passe.

Pourquoi dis-je que la participation à la procédure peut constituer une garantie quant au désir de l'analyste ?

Je prends la question au niveau de l'expérience que j'ai des cartels de la passe. Un point me paraît intéressant à développer : faire la passe est en soi une expérience inoubliable, mais écouter la passe d'autres est hautement enseignant. Le risque, à partir de sa propre passe serait d'en faire modèle, mais les élaborations du cartel à partir des témoignages, d'abord donnent les coordonnées d'autres expériences analytiques terminées, mais surtout ont l'avantage de montrer qu'il n'y a pas une fin unique mais autant de fins que d'expériences. Toute analyse enseigne quelque chose, que ce soit par les points de franchissement ou les points de butée.

Plus même : j'ai beaucoup appris quant à la question de la nomination, à la fois dans l'écart constaté entre mon expérience et telle ou telle autre conduisant le cartel à procéder à une nomination d'AE. Je retiens l'effort de logification et de déduction fait à la fois par le passant et par le cartel, et j'ajoute quelque chose qui a trait à la communauté d'expérience, quelque chose qui passe pourrait-on dire « entre les lignes », inter-dit, et qui prend appui sur le non oublié du « qu'on dise ». Quelque chose de



l'Autre en tant qu'Autre barré, de l'Autre qui ne méconnaît plus la castration, passe et peut être reconnu (serait-ce la marque que Lacan appelle de ses vœux dans la Note italienne ?) : cela permet un lien social fondé sur la pure différence : il y a du « nous » dans la nomination et pas seulement du nouage. C'est difficile à transmettre mais je dirai quand même qu'il s'agit d'un savoir d'expérience qui sort de cette expérience de la passe à laquelle chaque analysant peut s'offrir : d'abord parce que je crois que toujours elle apporte quelque chose de plus, quelque chose d'autre que la cure, à mon avis de privilégier la *tuchè*, le hasard des rencontres et des désirs (désir de passe, désir du passant, des passeurs et du cartel) et d'autre part, comment le désir de l'analyste qui certes est un désir en intention pourrait-il se soutenir longtemps sans l'Ecole qui seule fait communauté de solitudes ? Comme le dit encore Colette Soler dans un cours, il s'agit de la formation infinie de l'analyste, le seul remède contre « l'encastrement dans la caste ». Le désir de l'analyste ne peut qu'être un désir vide, un désir troué par le vide, qui sort du vide et dont le maintien constitue la seule possibilité offerte à un autre de vivre la séparation du sujet dans l'expérience : révélation de la cause *via* le fantasme.

Une raison supplémentaire trouve sa justification dans le fait que le désir de l'analyste est corrélé au désir de savoir et que ce savoir, son extension, ne dépend pas d'un seul. Il s'agit de contribuer au savoir et tâcher d'en élargir les bases.

## Conclure

Je pense qu'on peut dire sans risque de se tromper que Lacan, en inventant l'objet *a* a introduit dans le champ de la psychanalyse à la fois un objet dont on n'a pas idée, sans représentation, incommensurable, qui n'a pas de nom et qu'on peut pourtant nommer, mais qui est désormais inoubliable, et à plusieurs titres :

- d'abord de valoir cause du désir, d'orienter les psychanalystes dans la direction de la cure, et de donner le moyen d'aborder logiquement le problème de la fin de la cure,

- de constituer le point à partir duquel réordonner la clinique puisque cet *a* est au cœur du nœud borroméen dont il opère le coincement,

- et aussi pourquoi pas, prendre le risque de tenter de réaliser cette Ecole sur la base de cartels et de la passe qu'il a lui-même échoué à produire.

Enfin, l'oubli étant constitutif de la mémoire et moteur de l'inconscient, il ne saurait disparaître, même après une analyse. Par contre on peut miser sur le fait que l'analyse ayant dévoilé cet inoubliable qu'est l'objet *a*, le désir de l'analyste reste vif : ceci est à ne pas oublier.